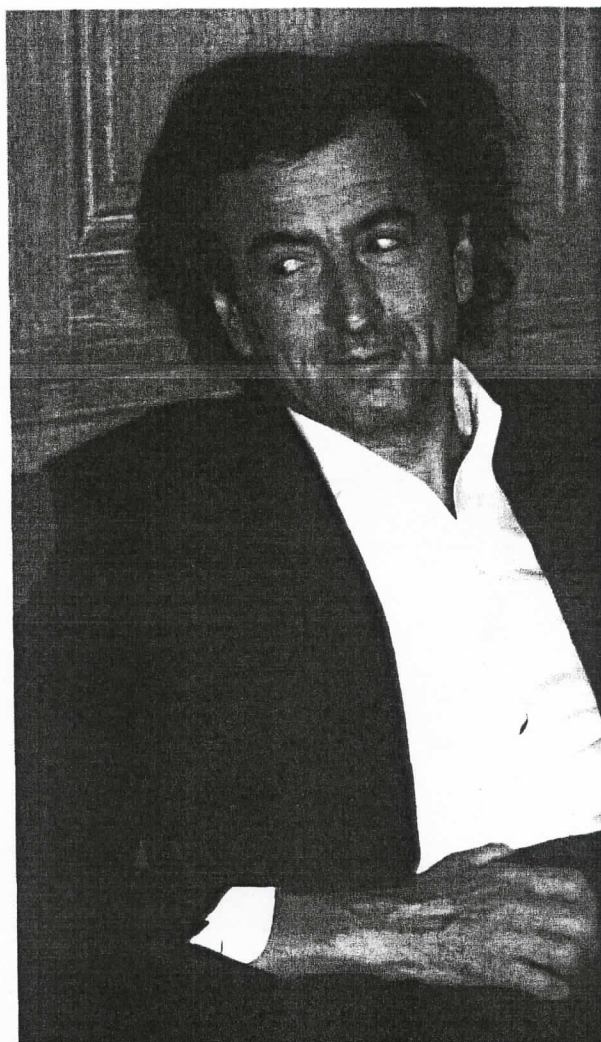


« Si on pense aux Juifs, on ne peut pas penser aux Noirs. Si on s'occupe de l'antisémitisme, on ne peut pas s'occuper du racisme. La souffrance des hommes, en d'autres termes, c'est une affaire de parts de marché et ce que vous donnez aux uns vous ne pouvez pas le donner aux autres. Conclusion : arrêtez avec l'antisémitisme ! Arrêtez avec la Shoah ! Pour s'occuper des damnés de la terre, il faut faire taire les Juifs ! » Cette idée est terrible. Perverse. Je n'imaginai pas, il y a vingt ans, quand je parrainais SOS Racisme, qu'on pourrait un jour en arriver là et trouver tant de crétins pour défendre une saloperie pareille. Mais voilà. C'est comme ça. Vous pouvez vous époumoner à dire que cette thématique est absurde. Vous pouvez vous épuiser à expliquer que c'est, au contraire, parce que vous êtes sensible à telle ou telle souffrance, parce que vous avez, par exemple, la Shoah au cœur, que vous avez des détecteurs qui vous alertent, tout de suite ou, en tout cas, avant beaucoup d'autres, sur ce qui est en train de se passer en Bosnie ou au Rwanda. Vous pouvez faire remarquer à ces ignares que ce n'est peut-être pas un hasard si ce sont des intellectuels spécialement sensibles à cette question de l'antisémitisme qui, comme Alain Finkielkraut, ou André Glucksmann, ou votre serviteur, ont sonné chaque fois le tocsin. Rien n'y fait. Car les sots pervers ont besoin de leurs préjugés. Cette histoire de guerre des mémoires, cette affaire de compétition victimaire est en train de devenir le deuxième ressort, à côté de l'antisionisme, de l'antisémitisme qui monte.



TJ : Après s'être, et à juste titre, beaucoup occupée des autres minorités, la communauté juive réclame désormais davantage de considération pour sa douleur présente et son malaise au quotidien. Déboussolée, elle se cherche un cap, peut-être un nouveau port d'attache. Auriez-vous un conseil à lui donner, vous, l'intellectuel juif ? Tant de Juifs ont peur aujourd'hui...

B.-H. L. : Et ils ont raison... Mais je ne suis pas plus avancé qu'eux. Je suis un Juif parmi d'autres dans ce pays. Je n'ai pas plus de lumière. Chacun son tempérament. Moi, j'ai le sentiment qu'il faut se battre, d'abord par principe et dans la circonstance. J'ai le sentiment qu'il y a beaucoup de raisons d'avoir peur, mais qu'il y a aussi bien des raisons d'espérer. La présence des plus hautes autorités de l'État au chevet du patient, les dirigeants politiques unis dans la dénonciation du crime, et la manifestation unitaire qui a suivi l'assassinat d'Ilan prouvent que nous ne sommes pas seuls.

La compétition victimaire devient le deuxième ressort, à côté de l'antisionisme, de l'antisémitisme

TJ : Parlons d'Israël. Pensez-vous que cet État doit agir aussi afin de panser les plaies de ses voisins palestiniens. Qu'il le doit justement au nom d'une solidarité lévinassienne ?

B.-H. L. : Je crois deux choses. D'abord, en effet, que nous sommes, comme disait Levinas, les « obligés » d'autrui. Que nous sommes, comme il disait aussi, ses « otages » et que nous avons donc, si vous préférez, et même s'il s'agit de notre ennemi, des devoirs vis-à-vis de notre prochain. Mais attention ! Je crois aussi que les Palestiniens sont responsables d'eux-mêmes et des choix qu'ils sont amenés à faire. Je crois qu'ils ne pourront pas se défaire éternellement sur les autres, c'est-à-dire sur

Israël, des erreurs, des folies, des comportements suicidaires, des corruptions de leurs élites...

TJ : On en est loin, surtout depuis l'arrivée au pouvoir du Hamas. Alors que faire avec ce parti. Le nouveau gouvernement israélien doit-il dialoguer ?

B.-H. L. : C'est difficile. C'est compliqué. Mais je crois, malheureusement, qu'on ne dialogue pas avec des nazis et que le Hamas – dont *Les Protocoles des Sages de Sion* sont quasiment devenus la bible et dont la ligne politique consiste, en gros, à rejeter tous les Juifs d'Israël à la mer – est une sorte de parti néonazi.

TJ : Ils ont été élus démocratiquement, selon le principe cher au président Bush...

B.-H. L. : C'est vrai. Mais justement, il faut que les Palestiniens prennent leurs responsabilités. Il faut qu'ils comprennent, justement parce qu'ils sont un peuple adulte, que porter le Hamas au pouvoir est un acte qui a une certaine portée et qui a aussi des conséquences. On peut choisir d'infantiliser les électeurs palestiniens. Ou on peut, au contraire, leur dire : « vous avez porté au pouvoir des gens dont le programme consiste à éliminer un État membre des Nations unies, eh bien, nous sommes au regret de vous dire que ce type de programme met hors la loi celui qui s'en prévaut ». Je préfère la seconde solution. D'autant que l'histoire est longue et que la démocratie a pour principal mérite de nous réserver, justement, bien des surprises : par exemple la mise en minorité, un jour, bientôt, plus tôt qu'on ne le croit, des néofascistes du Hamas...

TJ : Vous proposez d'agir avec le Hamas aussi durement qu'avec l'Iran. Vous voulez une mise en quarantaine ?

B.-H. L. : Avant tout, je voudrais qu'on prenne conscience qu'il y a un véritable triangle de la haine qui est en train de se constituer entre la Syrie, l'Iran et, en effet, le Hamas. Les Israéliens le savent. Les Américains aussi. Sans parler de tous ceux qui, dans les pays en question, sont en première ligne de la résistance contre ce fascisme et le paient, comme vous savez, au prix fort.

TJ : Et les Européens ?

B.-H. L. : Ils restent trop souvent, hélas, fidèles à eux-mêmes et à leurs vieux démons. Ils nous expliquaient du temps d'Hitler qu'il y avait des tendances divergentes au sein de l'appareil national-socialiste et qu'il conve-

nait de jouer les modérés contre les durs. Ils nous expliquaient, au temps du communisme et de la « kremlino-logie » triomphante, qu'il y avait des schismes au sein du Politburo et qu'il fallait aussi en jouer. Eh bien, les mêmes causes produisant les mêmes effets, ils nous racontent la même histoire sur l'Iran sans voir que c'est le régime lui-même qui porte le terrorisme comme la nuée l'orage.

TJ : ... Le tout fondé sur une double détestation, et là, on revient à votre livre, celle des Juifs et de l'Amérique.

B.-H. L. : Qui, souvent, sont la même chose. Ou, tout au moins, reposent sur le même imaginaire, le même système de références symboliques et, au fond, la même rhétorique. Je l'avais montré dans *L'Idéologie française*. C'était il y a vingt-cinq ans et j'expliquais déjà la parenté de structure entre les deux dispositifs discursifs de l'antisémitisme et de l'anti-américanisme. Je n'ai pas changé d'avis. Et *American Vertigo* ne fait que renforcer, et la démonstration, et l'indication des ripostes possibles.



TJ : Comment vous voyez-vous dans vingt ans ?

B.-H. L. : Comment je me vois, moi, n'a pas tellement d'importance. Ce que j'espère, c'est que nous aurons, tous ensemble, travaillé à empêcher le triangle de la haine de se constituer. Et ce que j'espère, c'est que je vivrai dans un monde où je pourrai faire de la littérature, et de la philosophie, sans avoir à me soucier de combattre cette bêtise abyssale, colossale, inutile, qu'est l'antisémitisme.

TJ : Prolonger votre vie, comme vous l'avez écrit dans *Le Diable en tête* il y a plusieurs années, à Jérusalem ?

B.-H. L. : Quel est le Juif qui, aujourd'hui comme hier, n'a pas cette idée derrière la tête ?

1. *American Vertigo*, Grasset.

2. *Réflexions sur la Guerre, le Mal et la fin de l'Histoire*, Grasset.

3. « Le Manifeste des douze. Ensemble contre le nouveau totalitarisme », *Charlie Hebdo*, 1^{er} mars 2006.